

l'ordre de venir à Péking aux audiences impériales, comme un prince vassal, pour recevoir de ses mains l'investiture. On se souvient que pareille complaisance avait précipité du trône un roi de la race Thuc. Tran hou, mieux inspiré par sa dignité, peut-être averti par ce lointain exemple des annales, n'eut garde de céder à cette fantaisie. Et de ce refus sortit, avec le rude conquérant mongol, la guerre la plus farouche que l'Annam ait jamais eu à soutenir. Grâce au climat, aux distances, et aux autres préoccupations de Khoubilāi, l'Annam en sortit vainqueur. Quatre ans plus tard, nouvelles instances de la Chine, nouveau refus de l'Annam. A l'avènement de Tran nan, Khoubilāi recommence ses menaces; ses préparatifs de campagne sont interrompus par sa mort, et son successeur envoie à Tran anh l'investiture que celui-ci n'avait pas sollicitée, et qu'il n'attendit pas pour agir en souverain et pour déclarer la guerre à ses ennemis les Ciampoïs : le roi Tran dinh reçoit l'investiture avec le cérémonial prescrit; mais son successeur, Tran du, ne la demande pas; on ne la lui envoie pas, et il agit en souverain absolu, tout comme ses prédécesseurs.

La famille de Khoubilāi ne se maintint pas longtemps sur le trône; elle fut renversée par la dynastie des Ming, et c'est en vain qu'elle réclama, pour conserver l'empire, l'appui de cet Annam qu'elle avait si longtemps combattu. Les Ming, en prenant le pouvoir, notifient leur avènement au roi d'Annam, et celui-ci envoie à Péking une ambassade qui *reconnait* les nouveaux maîtres; mais c'est ici le seul terme employé qui précise l'idée du Protectorat, car les Ming eux-mêmes appellent *traité d'alliance* le pacte dans lequel ils reprennent avec l'Annam les relations déterminées par le pacte de 1259.